



PROJECT MUSE®

---

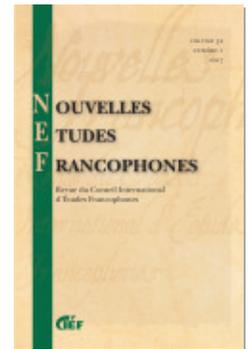
"Francophonies barbares." *Francofonia* 70 (review)

Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo

Nouvelles Études Francophones, Volume 32, Numéro 1, 2017, pp. 201-205  
(Review)

Published by University of Nebraska Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/nef.2017.0027>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/666221>

en proie aux montées inquiétantes des nationalismes et de la xénophobie sous des formes diverses, ainsi qu'il est facile de le constater au regard de l'actualité internationale récente. Pour ces raisons, l'essai contribue à sa manière à la réflexion contemporaine sur le monde et sur son (in)habitabilité et, en cela, il mérite absolument le détour en tant que bonne introduction à la pensée romanesque de Léonora Miano.

*Hervé Tchumkam, Southern Methodist University*

### Ouvrages cités:

Amselle, Jean-Loup. *L'Occident décroché*. Paris: Stock, 2008. Imprimé.

Nancy, Jean-Luc. *La Création du monde ou la mondialisation*. Paris: Galilée, 2002. Imprimé.

### Perspectives croisées

*Rubrique dirigée par Véronique Porra, Johannes Gutenberg-Universität Mainz, Allemagne*

“Francophonies barbares.” *Francofonia* 70 (printemps 2016). ISSN 1121953X. 207 p.

Notre consœur italienne, la revue *Francofonia*, qui paraît grâce à la contribution du département de langues, littératures et cultures modernes de l'université de Bologne, propose, pour sa livraison de printemps 2016, un numéro consacré aux “Francophonies barbares.” Parue aux éditions florentines Olschki, cette revue de belle facture, dirigée par Maria Chiara Gnocchi, mérite d'être saluée dans *NEF* pour le travail de valorisation des littératures de langue française qu'elle fournit depuis 1981. Avec la revue *Interculturel Francophonies*, de Lecce, dirigée par Andrea Cali — pour ne citer que cet autre exemple qui concerne directement notre champ d'études — l'Italie offre une belle tribune aux littératures de langue française.

Le numéro 70, sous la direction de Nicolas Hossard, pose donc la stimulante question des “francophonies barbares” ou, plus exactement, il s'interroge, selon l'intitulé de son introduction, sur la possibilité de “penser la francophonie par la barbarie” (3–15) et de faire de cette dernière un “concept opératoire” (5).

La notion de barbarie a été, en effet, fréquemment convoquée sous toutes ses déclinaisons de sauvagerie, de marginalité, pour évoquer les zones dans lesquelles le français a été imposé par le biais de la colonisation, et où, pour reprendre la terminologie d'Onésime Reclus, se trouvaient les “francisables,” futurs “francisés” (Pinhas 79). Mais dans l'histoire de la francophonie, aussi bien institutionnelle que littéraire, a longtemps prévalu l'idée que ces “francisés,” de gré ou de force, ne pouvaient prétendre à une maîtrise totale de la “civilisation” ni de la langue qu'ils émaillaient de leurs “barbarismes.” Or, comme le montre Hossard, cette assignation de la barba-

rie à la francophonie, que l'on relève dans le séparatisme qui continue d'exister entre littérature française et francophone, a été largement entretenue par la critique littéraire postcoloniale elle-même. Il en voit, en particulier, la marque dans son usage parfois superficiel de la notion de littérature mineure de Deleuze et Guattari pour analyser une littérature francophone trop systématiquement renvoyée aux questions de périphérie, d'altérité, d'exacerbation des identités, aux problématiques linguistiques . . . Les auteurs francophones eux-mêmes se sont fait fort d'incarner cette barbarie, comme par exemple les poètes de la négritude qui, en cela, se référaient volontiers à Rimbaud dont on sait qu'il fut le premier à se proclamer "nègre" (9). Leur volonté de transgresser et de renverser le positivisme et le prétendu rationalisme occidental emprunta ainsi cet affichage barbare pour mettre en pièces la véritable barbarie, celle de la colonisation, et les relents de primitivisme qu'elle ne cessait de leur renvoyer. Mais le projet de Hossard et des sept contributions qu'il a rassemblées ici ne vise pas à renvoyer dos à dos la barbarie des colons du centre et celle des sauvages des périphéries.

Il propose, tout d'abord, de repérer les "passerelles" qui ont emprunté "le vecteur discursif barbare" (10), c'est-à-dire de reprendre la généalogie de cette notion dans le cœur même du discours littéraire et métalittéraire français pour mieux montrer à quel point toute dissociation entre littératures du centre et de la périphérie est caduque. Doit, en effet, être pris "en considération l'*analogon* français" qui "s'est lui-même affirmé, à partir de la fin du XVIIIe siècle, comme un *analogon* barbare" (10). La barbarie a ainsi constitué une tradition majeure vite valorisée dans la littérature française qu'elle a revivifiée. L'intéressant article de Maria Chiara Gnocchi, "Le Barbare d'à côté (1900-1939)" (17-34), montre ainsi comment des auteurs belges, suisses, émigrés, marginaux de l'institution littéraire, ont pénétré, au début du vingtième siècle, dans le cœur du champ littéraire français, où ils ont rencontré les auteurs provinciaux français autour des notions d'authenticité, de subversion des codes, d'oralisation de la langue écrite. Le fait que cette convergence d'auteurs ait connu une réception favorable de la part de la critique a permis à la barbarie de devenir signe de la modernité littéraire et a établi un lien entre français et francophone.

Avant ces développements que la notion a connus aux vingtième et vingt et unième siècles, la volonté de Hossard est de remonter au "point de jonction généalogique objectif" (11) entre francophonie et monde français, avec le fondateur de la barbarie qu'il voit en Rousseau, Suisse assimilé à la littérature française. Dans son article "Genèse d'une ambiguïté: Francophonie et barbarie dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau" (119-38), il rappelle que l'auteur s'est placé sous les auspices de la formule d'Ovide "*Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis*" ("Le barbare, ici, c'est moi, car je ne suis pas compris d'eux autres" 121), épigraphe à la fois du *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et de *Rousseau juge de Jean-Jacques* (1777). Cette fondation "francophone" du recours à cette notion, qui fait intervenir le latin dans

le français, se trouve alors associée, selon lui, à une idée moderne de la France révolutionnaire et de la nation littéraire, qui va ensuite être propagée par le rayonnement culturel de la France et par la conquête coloniale (11). Il voit donc un lien inextricable entre les deux, qui puise aux sources mêmes de ce qu'est la littérature.

Pour insister sur ce lien, il s'agit d'abord de déconstruire la notion de "franco-phonie," d'en faire un concept et non plus de la considérer comme aire ou territoire littéraire. Il montre en effet, dans la composition même du mot "franco-phonie," l'insistance qui est mise sur la *phoné*, sur la voix, plutôt que sur la *graphé* (12). Rousseau a tout particulièrement mis en avant cette prévalence de la voix, analyse-t-il dans son article en voyant "le phonocentrisme à l'œuvre" (127) dans divers textes et en rappelant comment, selon le philosophe, la *phoné*, étouffée par une écriture mortifère, doit être retrouvée et valorisée sur un plan ontologique, généalogique et éthico-politique (128–29): "Il faudra donc inventer un autre français, porteur d'une oralité qui rapporte l'écriture à son état barbare, c'est-à-dire passionnel, authentique" (130). Peut être alors "pens[ée] une théorie francophoniste de l'écriture comme inscription de la voix dans la littérature de langue française" (15). Il s'agit de "distinguer ainsi, à l'intérieur des littératures de langue française, ce qui tend vers une réelle conception francophoniste de l'écriture, c'est-à-dire vers une littérature qui, littéralement, *parle en français*" (12, l'auteur souligne). Dès lors, la barbarie est pour Hossard un "devenir actif" (12) à l'intérieur de la langue française, une puissance de création donnant lieu à une "littérature authentiquement *francophone*" (15, l'auteur souligne). Par ce "vecteur privilégié de la voix," il souhaite, sans plus de distinction entre ce qui émane de la France ou d'ailleurs, "étendre le concept de *franco-phonie* à toute pratique littéraire en langue française plaçant la voix comme origine et horizon de l'écriture et donc de penser ensemble, par exemple la 'langue parlée' et la 'langue-geste' de C.-F. Ramuz [ . . . ], la 'petite musique' de L.-F. Céline, la quête de 'l'originelle matière de la Voix' de Chamoiseau [ . . . ] et même les formes orales modernes de littérature, comme le rap français." (12, l'auteur souligne).

Si cette proposition est stimulante, une partie des contributions oscille toutefois quelque peu entre deux tendances qui peinent parfois à être suffisamment articulées. D'un côté, elles observent plus thématiquement et classiquement la barbarie comme "réaction oppositive" (70) à l'altérité — celle qui consiste à voir l'autre comme barbare, ou à se sentir le barbare des autres — ou l'analysent dans une dialectique qui l'oppose à la culture, entre "enchantement et désenchantement" (48). D'un autre côté, elles s'efforcent de se rapprocher de la proposition de Hossard, en observant le recours à la voix comme pratique d'une poétique barbare qui abolit tout séparatisme entre littérature française et francophone.

Il est parfois difficile de tenir cette double direction tout en évitant un tassement de la notion de barbarie, ramenée un peu trop systématiquement aux marques de l'oralité, voire de l'authenticité, au risque même d'en revenir à certains stéréotypes analytiques pourtant dénoncés en introduction. En voulant montrer la notion

de “franco-phonie” comme “inscription de la voix dans la littérature de langue française” (15), les contributions n’échappent pas toujours à certains clichés. On peut le constater lorsqu’il s’agit d’analyser le travail poétique de la barbarie à travers la déconstruction et l’hybridité narrative (Bernadette Cailler, “Nostalgie et conquête: Mythes de la barbarie dans *Le Barbare enchanté* de Raphaël Confiant” (35–50)), ou générique et intermédiaire (Valeria Sperti, “Chacun est le barbare de l’autre: Père et fils dans *L’Africain* de J.M.G. Le Clézio” (67–82)) qui, en d’autres temps, étaient montrées avec enthousiasme par l’analyse francophoniste comme les marques du postcolonialisme et d’une contre-attaque de l’empire. Le détour par la notion de barbarie semble alors parfois quelque peu métaphorique, voire finalement une alternative terminologique, pour une analyse d’“effets barbares” un peu trop attendue.

Malgré cela, faire travailler la barbarie comme principe heuristique permettant de conceptualiser la “franco-phonie” de certaines œuvres et auteurs de la littérature de langue française a été une gageure relevée par les diverses contributions du volume. Elles évitent ainsi le piège de l’essentialisation, comme la belle proposition de Marjorie Jung dans “Une épopée barbare. La figure de l’homme nouveau dans l’œuvre de Frantz Fanon” (51–66). Son analyse porte sur “la discursivité barbare” de l’auteur, véritable “insurrection poétique” (60), à la fois “partie intégrante du processus de décolonisation” (52) pérenne dans la post-colonie en même temps que “rupture fondatrice” (52): “si la discursivité barbare se définit avant tout chez Fanon comme une analyse méthodique des structures sémiologiques relatives à la colonisation, elle œuvre également en vue d’une restructuration du réel, qui intervient à mesure que le colonisé entre ‘à muscles perdus’ dans la lutte” (56). Cette “poétique barbare” (60) doit donc aussi “être analysée à l’aune du corps” (56) et constitue le point de fécondation pour un homme nouveau et une nouvelle discursivité. Le rôle du corps, souligné par Marjorie Jung, l’est aussi par Ibrahima Diouf dans son article “Un véritable roman barbare? La langue française à l’écoute de la barbarie dans *Batouala* (1921) de René Maran” (83–99). Après de fines observations sur la musicalité du monde et sur le rôle des voix des animaux face au silence des hommes dans le roman, Diouf insiste sur le fait que “le corps, comme puissance de distinction barbare, est ainsi un tiers terme entre la barbarie lyrique du monde naturel animal et la description objective de l’autre comme barbare” (95). En observant le désir, la voix, le chant, il établit comment s’édifie un “imaginaire corporel barbare” (95) qui est à l’origine du mythe du barbare, mythe dont Bernadette Cailler propose également des éléments dans son analyse de Gauguin vu par Confiant.

La convaincante démonstration conduite par Chloé Vandendorpe dans “Kossi Efoui, une langue barbare à l’usage du monde” (101–17), appuyée sur le très bel entretien que lui a accordé l’auteur, “Mon poste d’observation, c’est la langue” (139–57), apporte à cette notion les diverses dimensions qui peuvent en faire un outil pleinement opératoire. À la fois violence destructrice et force créatrice (116), la barbarie est profondément ambiguë, et Efoui en utilise les diverses ressources, en

refusant toute forme de mise en spectacle de la violence, toute “barbarie littérale” pour leur préférer une “barbarie littéraire” (116) à travers la création poétique d’une langue déstabilisante. Dénonçant l’apparent rationalisme des discours policés d’un pouvoir barbare, il rejette toute saisie d’un sens univoque et nécessairement autoritaire: “toute entreprise de nomination paraît entachée de suspicion, d’imposture” (110). Jouant sur “une langue qui ne postule aucune transparence, qui même rappelle l’opacité du signe, une langue qui semble bégayer sans parvenir à trouver l’expression définitive, tout en se faisant profondément adresse” (110), il pousse dans ses retranchements le lecteur amené à y participer pleinement. L’entretien revient également sur “la langue sauvage, [...] la langue qui dit qu’il y a d’autres significations possibles” et échappe à la “vérité unique” (142).

Ce numéro ouvre donc la réflexion sur des paradigmes dont il est important de refaire la généalogie et qui gagnent à être désenclavés de leurs sphères d’usage pour mieux tenter de poursuivre le travail de conceptualisation de la francophonie et d’en définir des poétiques qui ne l’assignent pas à des zones particulières, mais établissent des relations fécondes entre deux entités que rien n’aurait dû séparer: littérature française et francophone.

Le volume se termine par une rubrique de comptes rendus et de notes de lecture sur des ouvrages théoriques et des éditions critiques (159–207), qui font de *Francofonia* un outil important pour le travail des littératures en langue française.

*Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, Université de La Réunion*

## Ouvrages cités

- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris: Éditions de Minuit, 1975. Imprimé.
- Pinhas, Luc. “Aux origines du discours francophone.” *Communication et langages* 140.1 (2004): 69–82. Imprimé.

## Cinéma

*Rubrique dirigée par Safoi Babana-Hampton, Michigan State University*

**Babana-Hampton, Safoi, réalisatrice.** *Hmong Memory at the Crossroads/ Mémoire hmong à la croisée des chemins*. Michigan State University, 2015. 105 min.

Avec son film *Mémoire hmong à la croisée des chemins*, Safoi Babana-Hampton présente une histoire à la fois très particulière et tout à fait universelle. Du côté personnel, le documentaire raconte l’histoire de Liachoua Lee, Hmong-Américain de Rochester Hills, dans l’État du Michigan, aux États-Unis. Lee, dont les parents furent des vétérans de la guerre d’Indochine (1946–1954) et de la guerre secrète